

MOMENT DE MÉMOIRE 2 NOVEMBRE 2013

« Le silence est un souffle partagé avec les morts. La musique et les mots sont une tentative de dialogue. »

Réal D'Amours

« Ceux qui sont morts sont morts, et il leur est bien égal qu'on leur rende hommage. Mais c'est pour nous, les vivants, que cela signifie quelque chose. La mémoire n'est d'aucune utilité à ceux qu'elle honore, mais elle sert celui qui s'en sert. Avec elle je me construis, et avec elle je me console. »

Laurent Binet, *HHhH*, Poche, 2009

Ce jour

Frontières
L'Inconnu les Ténèbres
On nous a dit ceci cela
On nous a infligé les Marches funèbres

Sans joie sans espoir
La faute est ordonnée
Les âmes brûlantes condamnées
Où sont les chambres claires

Toi et ce qui crie au fond de toi
Personne ne le sait tu l'ignores toi-même
La révolte bénie le plus pur blasphème
Nul ne peut en étouffer les lois
Les vagues insensées de la mer se gonflaient dans un mouvement
Le monde croulait disait-il disait-elle
Tout n'est-il que fariboles faribelles
Nous sommes déjà tous assassinés

La gloire du sang la soif de vivre
L'élan cruel sous tous les toits de l'amour
Les hauts et grands murs du dernier jour
Ce nœud de clefs qui nous enivre

Non non défense d'entrer

Villa murée chien méchant à la porte
Et que nous importe
Nous sommes livrés à l'éternité

Alain Grandbois, *Poèmes, L'Hexagone, 2003*

« Je n'ai pas découvert
les anneaux de Saturne
parce que je regardais ailleurs,
mais je découvre
le vide du monde
quand je regarde
l'espace que tu occupais. »

Sylvain Trudel, *Du mercure sous la langue, Les Allusifs, 2001*

« Les vivants endeuillés – dont la peine de la perte n'exclut pas l'insoutenable révolte
face à l'absurde chose – peuvent amorcer un véritable travail de deuil à travers lequel ils
ne tendront à rien de moins qu'à la création, encore et toujours, de leur propre vie. »

Madeleine Gagnon *Le deuil du soleil, VLB éditeur, 1998*

« Les sages et les fous
n'ont pas la même vie,
mais ont-ils la même mort ?
Et pourquoi
cet étrange besoin
de se croire créé par un dieu ?
Quel mal y aurait-il
à être né de la pluie ? »

Sylvain Trudel, *Du mercure sous la langue, Les Allusifs, 2001*

Je suis une cage d'oiseau

Je suis une cage d'oiseau
Une cage d'os
Avec un oiseau

L'oiseau dans ma cage d'os
C'est la mort qui fait son nid

Lorsque rien n'arrive
On entend froisser ses ailes

Et quand on a ri beaucoup
Si l'on cesse tout à coup
On l'entend qui roucoule
Au fond
Comme un grelot

C'est un oiseau captif
La mort dans ma cage d'os

Voudrait-il pas s'envoler
Est-ce vous qui le retiendrez
Est-ce moi
Qu'est-ce que c'est

Il ne pourra s'en aller
Qu'après avoir tout mangé
Mon cœur
La source du sang
Avec la vie dedans

Il aura mon âme au bec

Saint-Denis Garneau, *Regards et jeux dans l'espace*, 1937

Tout un chacun (ou Les vies étanches)

Chacun ses pieds
dans ses pas

chacun ses larmes
au large des yeux

dans le Trois-Mâts
chacun ses rêves

chacun sa main
dans l'aumône

son mal de poudrerie
dans ses désirs

son mal de nébuleuse
dans ses pensées

au repas
chacun sa dent

chacun son cou
dans l'amour

chacun, chacun

chacun ses os
au cimetière

Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, PUM, 1970

Je suis peut-être enfoui au sein des montagnes
solitaire comme une veine de métal pur ;
je suis perdu dans un abîme illimité,
dans une nuit profonde et sans horizon.
Tout vient à moi, m'enserme et se fait pierre

Rainer Maria Rilke, *Le livre de la pauvreté et de la mort*, Actes sud, 1982

« On meurt comme on émigre,
rêvant de paix et de richesses,
le cœur gros d'une terre natale. »

Sylvain Trudel, *Du mercure sous la langue*, Les Allusifs, 2001

La chanson triste

Quand la peine bat sur ta porte close
Donne-lui du feu pour l'amour de Dieu
Si ta flamme est morte et que tout repose
Elle s'en ira je n'ai pas fait mieux

Les fleurs de ma vie étaient roses blanches
Je les ai données à tous mes amis
Pour les effeuiller entre quatre planches
J'aurais bien mieux fait d'en fleurir ma vie

J'avais des habits taillés aux nuages
J'avais des cheveux comme des drapeaux
Et flottait au vent ma crinière sage
Lors j'ai tout perdu restait que la peau

Je m'en suis allé sous dix pieds d'argile
Coincé nez à nez par un ciel de bois
Et disant mes vers à mes vers dociles
Qui m'auront rimé autrement que moi

Quand la peine bat sur ta porte close
Donne-lui du feu pour l'amour de Dieu
Et s'embrasera la dernière rose
Que j'irai cueillir entre deux adieux

Léo Ferré, 1955

« Un requiem, c'est une pièce d'idéal, de sublime et d'allégresse. C'est fait pour que les morts reposent en paix et, sans doute, pour que les survivants se réconcilient avec la mort. »

Madeleine Gagnon *Le deuil du soleil*, VLB éditeur, 1998

L'ombre de l'ombre

La mort trébuchera dans sa dernière moisson
nous ne sommes plus qu'un dernier brin d'herbe
en tête-à-tête avec la vie
puis le monde n'est plus qu'un souvenir de bulle

la mort aux yeux de chavirements de ciel et terre
en petits coups des à-coups de vitesse aux manettes
au volant des roues
en petites gorgées de secousses de laveuse de
chemins carrossables
en petits élans de kayak en descente et culbute et
cascades et toboggan
la mort la mort acétylène en fanaux de nuit
un matin d'obus lilas

une fraîcheur d'éclair et de truite mouchetée
la mort au cri de girouette dans la gorge
la mort elle ne pèse que l'ombre de l'ombre
femme ô femme petite âme petite vague
petite suite de petits fracassements dans mes bras
de froissements de papier à cigarette
de feux doux s'épandant à l'infini du fini

et dans l'ombre de l'ombre de chaque nuit
dormir et s'aimer encore
ô dormir
fleurir ensemble

Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, PUM, 1970

Poème #92

Mon amour, si je meurs et si tu ne meurs pas,
Mon amour, si tu meurs et si je ne meurs pas,
N'accordons pas à la douleur plus grand domaine :
Nulle étendue ne passe celle de nos vies.

Poussière sur le blé, et sable sur les sables,
L'eau errante et le temps, et le vent vagabond
Nous emportaient tous deux comme graine embarquée
Nous pouvions dans ce temps ne pas nous rencontrer.

Et dans cette prairie où nous nous rencontrâmes.
Mon petit infini, nous voici à nouveau.
Mais cet amour, amour, est un amour sans fin.

Et de même qu'il n'a pas connu de naissance
Il ignore la mort, il est comme un long fleuve,
Il change seulement de lèvres et de terre.

Pablo Neruda, *La centaine d'amour*, Poésie/Gallimard, 1995

« Ce soir-là, sans avoir reparlé, mon père mourut. Ce fut un peu comme une hémiole, un changement de mesure. Un changement de tonalité impromptu. Dans tout morceau de musique digne de ce nom, il y a un moment où les accords sont propulsés vers l'avant, où l'air se resserre brièvement, jusqu'au silence infini, bien ordonné, au-delà de la double barre.

Da mourut. Il n'y eut ni rôle de mort, ni relâchement des boyaux. Je lui dis qu'il pouvait partir. Au lieu de faire le petit pas suivant dans son avenir immédiat, il fit demi-tour pour retourner à jamais là où il avait déjà été. J'appelai les infirmières. Et ma propre trajectoire continua de s'éloigner de la sienne pour pénétrer dans un endroit inconnu.

Je pensais que la mort ne serait pas pareille, cette fois-ci, puisque je savais à l'avance. J'avais raison. Ce fut plus brusque. Maman n'avait jamais eu le loisir de disparaître, tant sa mort avait été instantanée. Elle ne mourut vraiment, pour moi, que lorsque l'homme qui papotait avec elle dans la cuisine, au milieu de la nuit, quinze ans après sa mort, l'eut rejointe. Da s'en était allé, emportant avec lui tout ce qui me liait à elle, tout ce qui me liait à nous. Lorsque sa vie prit fin, mon passé également pris fin. Tout était figé désormais, plus rien n'évoluerait. L'oiseau et le poisson peuvent tomber amoureux, mais leur seul nid possible est la tombe. »

[...]

« Elle chantait cette chanson de débutant, de Bach sans être de Bach, l'air le plus simple au monde, trop simple pour que Bach lui-même l'ait composé tout seul. Il figurait dans le carnet de notes de la femme de Bach, où elle griffonnait toutes ses leçons. (...)

*Bis du bei mir, geh' ich mit Freuden
zum Sterben und zu meiner Ruh'.
Ach, wie vergnügt wär' so mein Ende,
es drückten deine lieben Hände
mit dir getreuen Augen zu !*

Si tu es à mes côtés, j'irai joyeux
Rejoindre ma mort et mon repos.
Ah, comme ma fin sera plaisante,
Avec tes mains chéries fermant
Mes yeux fidèles !

Root chanta comme si elle et moi étions les deux seuls survivants. Sa voix était menue mais aussi limpide qu'une boîte à musique. Je ne me servis pas de la pédale du milieu, de sorte que chaque accord sonnât de manière presque timide, en utilisant non pas la pression des doigts sur la touche mais leur relâcher. Les notes qu'elle tenait flottaient au-dessus de mes modulations prudentes, comme un clair de lune sur un petit esquif perdu. J'essayai de ne pas écouter, hormis pour rester dans son faisceau lumineux. L'air le plus simple au monde, aussi simple et étrange que la respiration. (...) À l'origine (les paroles) avaient peut-être été destinées à Dieu. Mais ce n'est pas à Lui que Ruth les adressa. »

Richard Powers, *Le temps où nous chantions*, Le Cherche Midi, 2006

« Quand j'entends les centaines de sources couler de la haute montagne, quand je vois éclore la gentiane bleue et l'iris violet à deux pas de la neige, quand j'aperçois la nuit, en plein centre de la fenêtre, la planète Mars briller de tous ses feux, quand j'entends les clochettes des vaches et des chèvres qui paissent tout en bas dans la vallée de l'Isère, sans cesse ta vallée, la nôtre, me ramène à la mémoire de toi. Sans cesse je me dis que toi, maintenant mémoire, rien que mémoire et toute mémoire, toi, mémoire, tu vis. C'est un livre, sans doute, je ne sais pas ce que c'est. C'est une mémoire d'aube qui coule avec le lait. C'est une gestation et la naissance est sevrage déjà, premier deuil du corps de la première terre. Terre de feu, rouge de sang. Puis l'autre du lait, lent voyage au sein, arrachement vif et curieux comme l'est tout voyage. Mémoire bénie de la terre quittée. Mémoire, seule terre dont on n'est jamais sevré. Mémoire source des rêves dont on ne revient pas. Mémoire d'origine vers laquelle on ne meurt jamais. Toujours, il y a des deuils d'avant. Mais vers elle, jamais. »

Madeleine Gagnon *Le deuil du soleil*, VLB éditeur, 1998

Comment la vie et la mort
Se tiennent l'une en face de l'autre.
Aspirent l'une à l'autre.
Se touchent,
S'entrelacent
À la racine de leur nudité.
Comment elles versent sans répit
L'une dans l'autre,
Tel un couple,
Tels deux amants,
La sève
De leur être.

[...]

Je ne suis pas seul, je ne suis pas *un*
Avec lui,
Avec lui dans toutes
Mes confusions, dans toutes mes encombres,
Il palpète en moi, vit
Avec moi, uni
À moi, je suis avec
Lui dans toute cette immense
Contrée
Créée en moi
À sa mort –
Il se remplit avec moi
Il diminue

Intranquille
Intranquille
Bringuebalé
En sanglots
Et il sauve
Et entrave
Et guérit
Purifie,
Il ne lâche pas prise
Ne lâche pas prise
Cet enfant
Solitaire
Mort.

[...]

Comprendre que ce qui est
À l'intérieur du temps. Les gens,
Par exemple, ou les pensées, ou le chagrin,
La joie, les chevaux, les chiens,
Les mots, l'amour. Des choses
Qui vieillissent, qui se renouvellent,
Qui changent. Le manque de toi
Est lui aussi enfermé dans le temps. Le deuil
Se fait de plus en plus ancien
Avec les années. Et il y a des jours où il est neuf,
Frais.
Il en va de même pour la fureur au sujet de qui
t'a été
Volé. Mais tu
N'es plus,
Ton être propre n'est
Plus. Tu es
En dehors du temps.
Comment
T'expliquer, puisque l'explication aussi
Est comprimée dans le temps. Quelqu'un
Qui habitait un pays lointain m'a raconté
Un jour que dans sa langue
On dit de celui qui est mort
À la guerre qu'il est « tombé ».
Ainsi de toi : Tu es tombé
Hors du temps, le temps
Dans lequel je demeure.

[...]

Où es-tu ?
Sur lequel de tous les chemins
Viendras-tu te dévoiler,
Remonteras-tu
De mes enfers ?

Jouant au football ?
Préparant une sauce pour le steak ?
Assis en train de faire tes devoirs
Ta tête appuyée dans ta main ?
Lançant des pierres sur l'eau
Pour qu'elles rebondissent ?
Je le sais depuis longtemps,
C'est toi
Qui décide de la façon et du moment
Où tu surgis en moi. Toi,
Pas moi, qui choisis
La manière dont tu me
Parles. Mais ton vocabulaire, mon fils –
Je le sens – se réduit
Avec les années.
Ou du moins il ne se
Renouvelle pas : football,
Steak, leçons, pierres.
Pourtant tu avais beaucoup plus de mots
(Toute ta vie, mon chéri, un choix immense)
Mais il semble que tu t'obstines
Et que tu te barricades
Dans la réduction –
Steak, ballon, pierres, devoirs –
Et deux ou trois petits instants
Supplémentaires auxquels tu me
Ramènes –
L'aube sur la berge de la rivière, dans le Nord,
L'histoire que je t'y avais lue, le creux dans le rocher bizarre,
Gris, où tu t'étais niché,
Recroquevillé,
Tu étais
Si petit,
Et le bleu de tes yeux, et le soleil, et les petits poissons
Qui bondissaient hors de l'eau comme s'ils voulaient
eux aussi
Entendre l'histoire et comme on riait
Tous les deux –
Rien que ça, rien qu'eux, encore

Et encore, ces
Souvenirs, tandis que les autres
Se dissipent
Petit à petit...
Quoi, tu me voles
Délibérément
Ma consolation ?
Et je pense alors que tu
M'habitues peut-être de la sorte
Progressivement
À l'extinction
De la douleur. Peut-être qu'avec une délicatesse
Sans pareille, avec ta sagesse
Inaltérable,
Tu me prépares
Lentement
À cela,
-- Allez ! --
À l'adieu ?

[...]

Seul le désir persiste
En moi, comme une malédiction,
Comme une maladie –
Marcher, continuer à marcher,
Encore –
Peut-être
Qu'arrivé à une ultime frontière
Où ma raison ne parvient
Pas, je pourrai m'incliner
Et déposer
Ce lourd fardeau, pour ensuite
Reculer d'un pas,
Guère plus, d'un petit
Pas grand comme le monde,
Me résigner
Et concéder : Je
Suis ici,
Il est
Là-bas,
Et une frontière éternelle
Passe entre ici et là-bas.
Me tenir ainsi,
Et ensuite, lentement,
Prendre conscience

Comme la plaie se remplit
De sang :
Voilà ce qu'est
La condition humaine.

[...]

Il est mort –
Je comprends presque
Le sens
Des sons : L'enfant
Est mort,
Je reconnais
Qu'il y a du vrai
Dans ces mots. Il est mort,
Il est
Mort.
Mais
Sa mort,

Sa mort
N'est pas morte.

[...]

Le cœur me fend,
Mon trésor,
À la seule pensée
Que j'ai –
Peut-être –
Trouvé
Des mots
Pour le dire.

David Grossman, *Tombé hors du temps*, Seuil, 2012